

La bataille des cols autour de Fraize

(26 août - 8 septembre 1914)

L'occasion m'est donnée de revenir sur un sujet déjà traité dans mon « Histoire de Fraize ». Sur ma table, un beau livre, un livre émouvant et plein d'intérêt, emprunté à la bibliothèque du Cercle Ouvrier de Fraize : « *Le Régiment des Lions. Historique du 133^e Régiment d'Infanterie pendant la Grande Guerre* ».

En frontispice, ces lignes du général de Maud'huy : « *Les lions d'Afrique sont les rois du désert ; à Metzeral, à la Fontanelle, les Lions du Bugey (1) étaient les rois du champ de bataille !* » et cette phrase de Joffre : « *Après le 20^e Corps, c'est ce que j'ai vu de mieux !* »

C'est en compagnie du « Régiment des Lions », vaillant défenseur de notre cité, que nous allons suivre la lutte ardente et sanglante qui se déroula voici quarante-trois ans, aux portes mêmes de Fraize.

Sans doute était-il difficile, dans la complexité et l'enchevêtrement des faits, de suivre par le détail les phases des furieux combats qui se livrèrent pendant quinze jours, de Saint-Dié au Col du Bonhomme, entre les vallées de la Meurthe et de la Morte.

J'ai glané seulement, dans l'Historique du 133^e, tout ce qui m'a paru apporter quelque lumière sur l'histoire de la guerre 1914-18 dans la région de Fraize.

*
* *

Le 1^{er} août 1914, à l'heure anxieuse où la mobilisation n'était pas décrétée encore, le 133^e quitte sa garnison de Belley. Troupe de couverture du 7^e Corps, le régiment est dirigé vers la frontière de l'Est et gagne la haute vallée de la Moselle (Ramonchamp, Le Thillot, Le Ménil).

Le 7 août, il franchissait la frontière au col de Bussang pour prendre part à la glorieuse campagne d'Alsace : Wesserling, Saint-Amarin, Thann, Cernay, Steinbach, autant de combats, autant de victoires chèrement achetées sur l'Allemand qui lâche pied. Le régiment pousse jusqu'à Mulhouse où les habitants font à nos pantalons rouges une réception enthousiaste.

Mais l'offensive d'Alsace n'était, hélas ! qu'une diversion destinée à atténuer la formidable poussée des armées allemandes se ruant vers Paris. Devant l'imminence du péril arrivait, le 24 août, l'ordre d'abandonner le terrain conquis et de regagner les Vosges. La retraite se fit par la vallée de la Fecht. Le 29, le régiment quittait l'Alsace se dirigeant sur Gérardmer. En passant au col de la Schlucht, les gars du Bugey jetèrent tristement un dernier regard sur cette plaine d'Alsace, arrosée du sang de leurs camarades, dont ils avaient pu, un instant, se croire les libérateurs.

*
* *

Par Gerbépal et le col du Plafond, les 2^e et 3^e bataillons sont acheminés vers la vallée de la Meurthe. Le 2^e bataillon reste en réserve à Anould, tandis que le 1^{er} est envoyé au col de Mandray où, depuis quatre jours, les chasseurs des 13^e et 22^e B.C.P. se battent sans répit. De son côté, le 1^{er} bataillon s'était rendu directement de la Schlucht

1 Région du département de l'Ain où était recruté le 133^e R. I.

à Fraize par Le Valtin, Plainfaing. La relation souligne « le sympathique et généreux accueil » qu'il reçut des Fraxiniens.

Là-haut, vers les cols de Mandray et des Journaux, le canon tonnait sans arrêt et le crépitement des mitrailleuses arrivait distinct, proche déjà. Le 1^{er} bataillon, arrivé comme renfort, allait être engagé immédiatement. Il était rejoint, en fin de journée, par le 3^e bataillon venu d'Anould.

La bataille se livre pour la possession de la crête dentelée qui sépare les profondes vallées de Mandray et de La Croix-aux-Mines. L'objectif assigné au colonel Dutreuil est la reprise de la tête de la Behouille, point culminant du chaînon où les Allemands, venus du nord, se sont fortement retranchés. Au prix de pertes énormes, le 1^{er} bataillon parvient, en liaison avec le 13^e B.C.P., à occuper la position. Entre de nombreux traits d'héroïsme relatés dans l'historique du régiment, il en est de sublimes. Je cite :

« La 3^e Compagnie qui perdit, ce jour-là, trois officiers sur quatre, avait un objectif rocheux propice à la défense et particulièrement difficile à enlever. L'ennemi s'y fit tuer sur place plutôt que de se rendre. Le lieutenant Dirosen fut superbe de courage et d'audace : « On vous vengera ! » cria-t-il à un sergent qui venait de tomber à ses côtés. Et il s'élança, un fusil à la main, entraînant ses hommes sous les balles aux accents du « Champ du Départ ». Mais il tomba à son tour et expira près du cadavre du sergent. Le capitaine André, commandant la 2^e Compagnie, avait été, lui aussi, frappé au moment où il guidait ses hommes à l'assaut, sabre au clair, aux cris de : « En avant, les enfants de la 2^e ! » Une balle le foudroya. » (2)

Le lendemain, 31 août, les deux bataillons prennent part à une offensive générale partie de la tête de la Behouille en direction de St-Dié, mais leur élan est brisé près de Coinches et ils doivent rétrograder. C'est à l'attaque de Coinches que fut mortellement blessé le valeureux capitaine Claude. Il devait mourir peu d'heures après à l'hôpital de Fraize où il avait été transporté.

Mais l'ennemi, dont on voyait, à la jumelle, les colonnes de renfort arriver par les cols de Saâles et de Ste-Marie, contre-attaquait avec rage. Il fallut, le 1^{er} septembre, abandonner la tête de la Behouille pour se replier sur une deuxième ligne de défense, au col des Journaux. Une section, commandée par le lieutenant Girard, allait s'établir à la Roche du Renard avec mission de couvrir la retraite. On lui avait demandé de tenir au moins une heure. Elle tint cinq heures et résista à dix assauts ennemis. L'officier, puis le sergent qui la commandaient ayant été mis hors de combat, plusieurs caporaux, frappés tour à tour, se succédèrent à la tête de la section réduite à quelques hommes sans que son courage en soit amoindri. « Il était 11 heures quand arriva l'ordre de se replier. Et, folie magnifique, ce qui restait de la section, une dizaine d'hommes, se mit en colonne par deux, et, au pas cadencé, encadré par les obus et les balles, qui pourtant l'épargnèrent, gagna le col. » Le sacrifice des héros de la Roche du Renard avait fait gagner une journée qui permit le regroupement des forces et l'organisation défensive du col.

*

* *

Revenons au 2^e bataillon du 133^e que nous avons laissé à Anould. Le 31 août, avant le jour, il était porté à Saint-Léonard. Ordre lui fut donné de se diriger vers Saulcy. Sous le feu de l'artillerie, il traversa la plaine de Contramoulin et prit position dans le village.

Mais Saulcy, débordé par l'est, devient intenable. Malgré des pertes cruelles, le bataillon s'y maintient quand même cinq jours durant.

2 La liste des officiers tués le porte décédé à Fraize où il fut sans doute ramené !.

Le 3 septembre, « on profite d'une accalmie pour enterrer, avec les honneurs militaires, dans le petit jardin du presbytère, le capitaine Lafon, tombé la veille, et le curé de Saulcy (l'abbé Jeanpierre) tué en administrant les blessés. Le chef de bataillon et le drapeau rendirent les honneurs. Un prêtre, le lieutenant Millon qui devait tomber plus tard comme capitaine dit à son chef l'adieu suprême en lui promettant que tous sauraient, quand il le faudrait, se sacrifier comme lui pour la France. » (3)

Disons ici qu'avant l'arrivée du 133^e, le château de Saulcy qui abritait un état major et une ambulance ennemis avait été pris sous le feu de l'artillerie française. Nos obus, éventrant les grandes baies vitrées, y avaient fait un épouvantable carnage.

Le 5 septembre, l'ennemi prononçait une attaque générale sur Saulcy. Sous un tir violent d'artillerie, le bataillon menacé d'encerclement, quittait le village en flammes. Déjà l'infanterie allemande tenait sous son feu la route de Contramoulin - St Léonard. Il fallut battre en retraite en suivant le lit de la rivière camouflée sous les arbres, avec de l'eau parfois jusqu'au ventre.

Par petits paquets, le bataillon réussit, sans trop de pertes, à traverser le barrage. Dans l'après midi, il se rassemblait à Sarupt (St-Léonard) où il organisait des tranchées. Le lendemain, un ordre le ramenait au Pair (Anould) où, après une nuit de repos, il passait le 7 à l'attaque des bois de la Mangoutte (Anould).

À Mandray, les Allemands, en force, cherchent à gagner le col des Journaux. À tout prix, ils veulent emporter cette position qui leur permettrait de descendre à Fraize et de prendre à revers le col du Bonhomme.

De terribles combats, où l'on en vient souvent au corps à corps à la baïonnette, vont se dérouler à Mandray où les chasseurs des 13^e et 22^e alpins font des prodiges d'héroïsme. Le village est à plusieurs reprises pris... repris... perdu... reconquis de haute lutte. De l'église incendiée, dont ils ont crénelé les murailles, « les Diables Bleus » vomissent un feu d'enfer sur les assaillants. Derrière la crête de Mandray, seule barrière qui sépare Fraize du théâtre de la lutte, le canon tonne sans répit, la fusillade déchire l'air.

Le 5 septembre, l'ennemi, maître du col de Mandray, bombarde notre vallée. La plupart des coups venus des Grandes Gouttes et de Sadey sont heureusement trop longs et les obus viennent tomber au voisinage de là voie ferrée. La filature des Faulx est incendiée. Les jours suivants, c'est le tour du presbytère de Fraize, d'une ferme à la Graine.

Les patrouilles allemandes sillonnent la forêt du Lange et descendent les pentes de Mandramont et des Sèches Tournées. Un cavalier bavarois, envoyé en éclaireur, est venu tranquillement, mousqueton en bandoulière, par le chemin de la Grand'Voie, jusqu'à l'entrée de la Costelle. Là, il s'est arrêté un instant, à l'angle de la boulangerie Knur (actuellement Voinquel), a jeté un coup d'œil sur la Grande Rue, puis il a tourné bride sans être inquiété. (4)

L'arme à la main, un patrouilleur – peut-être égaré – est descendu au Belrepaire. Il va droit vers la Meurthe. Gros émoi dans la prairie où les gens fanent les regains ! Un essaim d'hommes et de gamins s'élance à sa poursuite... Armé d'une fourche, le journalier Joseph Bastien, qui l'a dépassé, se campe résolument devant lui, menaçant, prêt à frapper. Rapidement, sans épauler, l'homme tire à bout portant, Bastien s'écroule ... (5)

3 Historique du 133^e.

4 Témoignages recueillis.

5 Témoignages recueillis.

Le 6 septembre, plusieurs paisibles civils, capturés au voisinage de la forêt du Lange, sont emmenés par l'ennemi ⁽⁶⁾.

Les Allemands vont-ils descendre dans la vallée ? Beaucoup le craignent. Terrifiée par le bombardement, la population a cherché refuge dans les caves. Abandonnant leurs maisons, une bonne partie des habitants ont fui, affolés, vers Habeaurupt, Le Valtin, Clefcy, Sachment, Gérardmer. Que se passe-t-il là-haut ? ... se demandent avec anxiété ceux qui restent.

Là-haut, après un bombardement d'une violence inouïe qui fauchait les grands sapins, l'infanterie ennemie montant en masses compactes de Mandray et du Chipai attaquant avec acharnement : « On était si près que les commandements se mêlaient dans les deux langues. On se fusilla d'abord à 3 mètres, puis on en vint au corps à corps à l'arme blanche. » ⁽⁷⁾

Au cours du bombardement, le colonel Dutreuil du 133^e, grièvement blessé, avait passé le commandement au lieutenant-colonel Dayet.

Attaques, contre-attaques se succèdent les 5, 6, 7 septembre autour des cols de Mandray et des Journaux dans la plus grande confusion.

A l'hôpital de Fraize, où tous les lits sont occupés, les pitoyables blessés des combats affluent nuit et jour. Ce sera pour beaucoup la dernière étape avant le cimetière.

*
* *

Lé 5 septembre au soir, le 1^{er} bataillon du 133^e, qui ne possédait plus que 4 officiers, faisait retraite à Plainfaing. Il se repliait, le lendemain, à l'entrée de la vallée de Clefcy où le 3^e bataillon, réduit à 150 hommes, venait le rejoindre pour organiser la défense de la vallée de la Petite-Meurthe. À ce moment, Fraize, vide de troupes – à part quelques traîneurs qui ripaillent dans les maisons abandonnées – reste sans défenseurs, à la merci d'un coup de main. Situation critique, sinon désespérée.

Mais un ordre du général Dubail est venu : « Il faut, à tout prix, tenir les crêtes et la charnière du col du Bonhomme dont dépend le salut de la France. »

Cet ultime appel fut entendu. Le 133^e, ramené vers les cols, un moment perdu, attaque vigoureusement au col des Journaux où la pression de l'ennemi est particulièrement forte.

Le 5 septembre, la 41^e division passe à l'offensive dans tout le secteur. Pris..., perdu..., repris, le col des Journaux restait finalement entre nos mains, pendant que, sur la gauche, le 5^e B.C.P. enlevait brillamment le col de Mandray.

« Une longue clameur – le cri de la charge – couvrait le vacarme du canon. Le morceau était pris, non sans pertes » ⁽⁸⁾

L'ennemi se vengeait de sa défaite en incendiant, maison par maison, le paisible hameau du Chipal, où, seule, la chapelle échappa à la destruction.

Ce même jour (8 septembre), le général Bataille, en tournée d'inspection au col du Bonhomme, est tué par un obus avec six officiers de sa suite au moment où ils s'abritaient du bombardement derrière l'auberge du col.

6 L'un d'eux était Louis Gérard, actuellement pensionnaire à l'hospice, qui avait commis l'imprudence d'aller rechercher sa hache laissée en forêt.

7 Historique du 133^e.

8 Historique du 133^e.

La ruée allemande était brisée, la bataille pour Fraize gagnée, mais à quel prix !..

Pour se faire une idée de ce que fut la bataille, il faut lire, dans l'historique du 133^e, ces visions d'horreur évocatrices du paroxysme des combats :

« Du ravin de Mandray montait une écœurante odeur de charnier... La rivière charriait des cadavres que les pierres arrêtaient et autour desquels l'eau formait des remous. Des cadavres, il y en avait encore dans les marais de Saint Léonard, au fond des trous d'obus : ils flottaient dans l'eau des dernières pluies... » (9)

« Aux Journaux, le spectacle du champ de bataille était aussi lamentable. Partout des armes, des cadavres d'hommes et de chevaux. Au flanc des rochers, les obus avaient tracé dans la pierre des cicatrices blanchâtres. La forêt avait été arasée par le bombardement ; seuls, de ci, de là, quelques arbres, atteints à mi-hauteur, dressaient, monstrueuse fleur de mort, la gerbe épanouie de leurs fibres disjointes par l'explosion. Et le brouillard, qui enveloppait le col, flottait sur ces champs de carnage et d'horreur. » (9)

Le 9, les 1^{er} et 3^e bataillons étaient relevés et envoyés au repos aux Aulnes et à Clairegoutte. Deux jours après, ils remontaient vers les cols où l'ennemi avait abandonné de lui-même ses dernières positions après la victoire de la Marne. Descendant à ce qui avait été le Chipal, ils retrouvaient, à Verpellières, le 2^e bataillon venu de Mandray et le régiment au complet prenait la route de Saint-Dié.

« Tant à Saulcy qu'aux Journaux, 37 officiers et 1.100 hommes du régiment avaient été mis hors de combat » (9). Ces chiffres disent assez ce que fut, le long de la Meurthe, comme sur la longue échine bosselée qui court des Journaux à la tête de la Behouille l'acharnement de ces dix journées de luttes incessantes... Par trois fois, aux Journaux, on avait dû recommencer la conquête de ces bois où l'on se fusillait à bout portant, où les blessés mouraient sans revoir l'azur du ciel, sans qu'on entendit leurs plaintes étouffées par l'épaisseur des taillis... » (9)

Cet hommage rendu aux braves du 133^e, défenseurs de Fraize et de la vallée de la Meurthe, est inséparable de celui qui revient à leurs frères d'armes, les chasseurs des 3^e, 5^e, 13^e, 22^e alpins, superbes d'audace et de mordant, au 23^e R.I. et à d'autres unités engagées dans cette lutte homérique. Chasseurs, artilleurs, fantassins, cavaliers, tous ont eu une même part d'héroïsme et de gloire. Et le sacrifice de ceux qui tombèrent n'a pas été vain puisqu'il a permis le merveilleux redressement sur la Marne.

La belle page de guerre du 133^e ne se termine pas au col des Journaux. Pendant deux ans encore, de septembre 1914 à juin 1916, le régiment tiendra les secteurs des Vosges : au Ban-de-Sapt, où le brave colonel Dayet fut tué en marchant le premier à l'attaque ; à la Fontenelle où il mérite d'être surnommé « Régiment des Lions » par le général de Maudhuy, commandant la VII^e Armée ; à la Chapelotte. Cité à l'ordre de l'Armée, il avait été décoré de la Croix de guerre par le général Joffre dans une prise d'armes à Saint-Michel-sur Meurthe.

Ce fut ensuite la Somme..., l'Argonne..., Souain..., Verdun..., la forêt de Parroy..., les combats sur l'Ourcq..., la grande offensive de 1918 où le « régiment des Lions » poussa jusqu'en Belgique. C'est là que le trouva l'Armistice.

Conjonction singulièrement heureuse : c'est en compagnie du glorieux 15-2 de Gérardmer, régiment spécifiquement vosgien, qu'il fera, le 22 novembre 1918, une entrée triomphale à Bruxelles dans un climat d'apothéose.

Victor LALEVÉE.